Déjà de nombreux officiers se documentent journellement au Musée social et à la Ligue de la Mutualité. Ces jours-ci, nous annoncions que, sous l'impulsion de son colonel, le 92e d'infanterie venait d'être doté d'une « mutuelle » réunissant « dans un sentiment de camaraderie militaire et de solidarité humaine tous ceux qui, à un titre quelconque, se rattachent au 92e, officiers, sous-officiers, caporaux et soldats ayant servi ou servant à ce régiment, réservistes lui appartenant, territoriaux attachés au régiment ». Le but de cette fondation est d'aider tous ceux de ses membres traversant une circonstance critique de la vie, et de créer pour ceux qui le désireront un fonds destiné à payer une pension viagère dans les conditions de la loi du 5 avril 1898.

Par cet exemple, on voit que certains officiers comprennent fort intelligemment leur rôle nouveau d'éducateurs sociaux. — *Charles Dulot.*

FAITS DIVERS

LA TEMPÉRATURE

Bureau central météorologique

Lundi 29 février. — Le baromètre baisse dans l'ouest, tandis qu'il reste très élevé en Russie (Arkhangel, 779 mm.).

Une dépression passe au nord de l'Irlande (Belmullet, 754 mm.); celle de la Méditerranée reste stationnaire (Palerme, 753 mm.).

Le vent est faible des régions est sur nos côtes de la Manche et de l'Océan, il est modéré du nord-ouest en Provence.

Des pluies sont tombées sur les Iles Britanniques et l'Italie.

En France, on signale des chutes de neige dans les régions de l'ouest et du centre.

Le temps est très froid sur tout le continent; la limite des gelées passe ce matin sur le golfe de Gascogne et au sud de la Provence. La thermomètre marquait à 7 heures: — 23° à Haparanda, — 5° à Paris, Limoges, — 4° à Toulouse et sur les stations élevées.

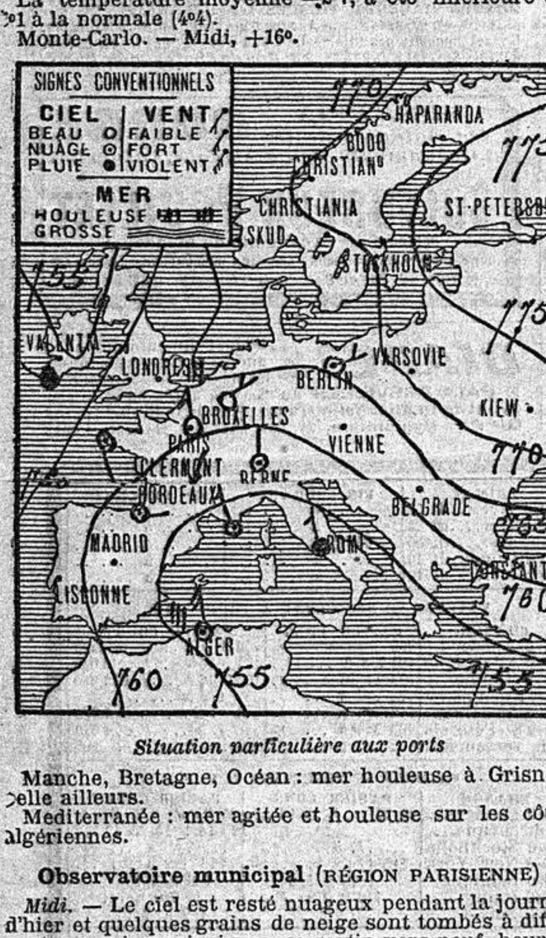
On notait: — 20° au pic du Midi, — 14° au mont Mounier, — 12° au puy de Dôme.

En France, le temps va rester froid; des chutes de neige sont probables.

A Paris, hier, nuageux; grain de neige.

La température moyenne — 2°7, a été inférieure de 3°1 à la normale (4°4).

Monte-Carlo. — Midi, +16°.



Situation particulière aux ports

Manche, Bretagne, Océan : mer houleuse à Grisnez, belle ailleurs.

Méditerranée : mer agitée et houleuse sur les côtes algériennes.

Observatoire municipal (RÉGION PARISIENNE)

Midi. — Le ciel est resté nuageux pendant la journée d'hier et quelques grains de neige sont tombés à différentes reprises, ainsi que ce matin vers neuf heures.

Les vents continuent à souffler des régions nord et le baromètre baisse lentement, mais régulièrement.

La température, qui reste inférieure à zéro depuis samedi soir, vers neuf heures, est encore en baisse aujourd'hui; les minima sont compris dans la banlieue entre — 5°3 (Joinville) et — 7°3 (Villepreux). Sur la ville, on note — 5°3 à Montsouris, — 5°4 à la tour Saint-Jacques.

L'ŒUVRE DES ENFANTS SAUVETEURS. — M. Gerville-Réache, vice-président de la Chambre des députés, a présidé, hier après midi, à l'hôtel Continental la distribution des récompenses aux lauréats de l'Œuvre des enfants sauveteurs.

Les plus âgés de ces lauréats ont à peine quinze ans; la plus jeune, la petite Marcelle Chauveau, en a sept. Elle fut blessée tout récemment à Clichy en se jetant au-devant d'une voiture qui allait écraser son frère, un enfant de deux ans, sauvé par cet acte de sang-froid et de courage.

Les prix envoyés par MM. Chaumié, ministre de l'instruction publique; Mougeot, ministre de l'agriculture; Marcel, secrétaire des beaux-arts; de Selves, préfet de la Seine; Lépine, préfet de police, ont été distribués à des enfants de huit à dix ans qui se sont signalés par des sauvetages sur l'eau ou dans des maisons incendiées.

TENTATIVE D'ASSASSINAT. — Hier, à cinq heures et demie, au moment où une fort nombreuse société de Parisiens et d'étrangers prenaient le thé dans les salons de l'Elysée-Palace, un individu, qui était venu s'installer à une table, et que les garçons avaient refusé de servir, a tenté d'assassiner le chef du restaurant, M. Duhamel, en le frappant en pleine poitrine d'un coup de stylet. L'arme, de forme triangulaire, pénétra à seize centimètres de profondeur.

Pendant que l'on s'emparait de l'assassin, le blessé, qui avait perdu connaissance, fut transporté dans une chambre de l'hôtel, où il reçut des soins du docteur Baubier, médecin de l'Elysée-Palace.

Le meurtrier était bien connu du personnel de la maison; il avait été employé par M. Duhamel en qualité de « trancheur ». C'est un nommé Marchioni, d'origine italienne. Congédié il y a deux ans, il était entré au service de M. Santos Dumont, et, au départ de son maître pour l'Amérique, Marchioni s'était retrouvé sans place. Il fit, sans succès, plusieurs tentatives pour retrouver un emploi à l'Elysée-Palace.

Voyant qu'il n'y pouvait parvenir, il résolut, comme il en avait fait l'aveu, de tuer M. Duhamel, et, hier, il alla s'asseoir devant une table de la grande salle du rez-de-chaussée.

Les garçons reçurent l'ordre de ne pas le servir et le prièrent de se retirer. Il demanda alors à voir le chef du restaurant, qui s'approcha de lui. Sans mot dire, Marchioni le frappa de son stylet.

M. Duhamel, dont l'état paraissait alarmant hier soir, a passé une nuit relativement satisfaisante, et on semble, à l'heure qu'il est, rassuré sur la gravité de sa blessure.

Marchioni a été arrêté et interrogé par M. Baube, commissaire de police. Il a fait preuve du plus grand cynisme, en déclarant que son intention formelle avait été de tuer M. Duhamel, et qu'il ne regrettait nullement son acte.

UN INCENDIE MORTEL. — Un incendie a détruit hier matin à cinq heures la maison de M. Henri Poron, industriel à Troyes.

Une domestique âgée de vingt ans, Mlle Berthe Burbin, surprise dans sa chambre par les flammes s'est jetée par la fenêtre de la hauteur d'un 4e étage. Relevée respirant encore, elle est morte quelques heures après à l'hôpital.

Les dégâts sont évalués à 150,000 francs.

UN DRAME SUR UN MORUTIER. — Nous avons raconté les incidents qui se sont produits sur l'*Amélie-Julia*, et qui auraient amené la mort d'un marin volontaire, M. Josmin. On annonce que les deux frères Nouazé, capitaine et second de l'*Amélie-Julia* viennent d'être arrêtés à Saint-Benoît-des-Ondes.

Les frères Nouazé devaient comparaître jeudi devant le tribunal correctionnel, en vertu d'une ordonnance du juge d'instruction. Mais le procureur général et la partie civile ont fait opposition à cette ordonnance en se fondant sur le fait que c'est la cour d'assises qui est compétente dans la circonstance.

Les frères Nouazé ont été transférés, hier soir, à Saint-Malo.

INFORMATIONS DIVERSES

L'Association des anciens élèves de l'Ecole des hautes études commerciales a organisé des conférences qui auront lieu dans le grand amphithéâtre de l'Ecole (entrée: 43, rue de Tocqueville).

Ces conférences auront lieu, à huit heures et demie du soir, aux dates suivantes :

Samedi 27 février, M. Herbette, conseiller d'Etat, parlera, à l'occasion de l'exposition de Saint-Louis, « du développement des relations entre la France et l'Amérique du Nord. »

Mercredi 9 mars, M. Charabot, professeur à l'Ecole, parlera de l' « Industrie des parfums » (conférence avec projections), sous la présidence de M. Haller, membre de l'Institut.

Jeudi 17 mars, M. Mabilleau, directeur du Musée social, parlera de la « participation aux bénéfices et de la prévoyance », sous la présidence de M. Paul Delombre, député, ancien ministre du commerce.

— Le Conseil supérieur de l'Alliance républicaine démocratique se réunira, mercredi prochain, à trois heures de l'après-midi, au siège social, 21-23, rue Saulnier, sous la présidence de M. A. Carnot, membre de l'Institut.

Le même jour, à sept heures et demie du soir, aura lieu, dans les salons de l'Hôtel Moderne, place de la République, le banquet trimestriel de l'Alliance. Le prix de la cotisation est de 5 francs. Les adhésions sont reçues au secrétariat général, 21-23, rue Saulnier.

Prendront la parole au banquet: MM. A. Carnot, les représentants du Comité exécutif du Parti républicain radical et radical-socialiste, et du Comité républicain du commerce et de l'industrie, et MM. Godin, sénateur, et Louis Barthou, député, vice-présidents de l'Alliance républicaine démocratique.

— Hier a eu lieu l'assemblée générale de la Maison maternelle, sous la présidence de M. Mesureur, directeur de l'Assistance publique.

Après l'allocution du président, M. Marguery, M. Poillot, secrétaire, a donné les renseignements suivants. Pendant l'année, il est entré à la maison maternelle 647 enfants qui représentent 34,310 journées; le prix de revient de chacun d'eux a été de 91 centimes.

De mai à fin septembre, 264 enfants sont allé, pendant un mois, réparer leurs forces à la campagne. Le prix de revient, voyage et entretien compris, est de 1 fr. 27 par jour.

Le nouvel immeuble de la Maison maternelle sera inauguré prochainement. La construction et le terrain coûtent 225.000 francs.

M. Mesureur, dans un chaleureux discours, a félicité l'Œuvre des résultats obtenus.

— Demain soir mardi 1er mars, à huit heures et demie, à la Coopération des idées (Université populaire, 157, faubourg Saint-Antoine), le docteur Roux, sous-directeur de l'Institut Pasteur : « Comment nous prenons les maladies infectieuses et comment nous pouvons les éviter. »

— La vente annuelle de l'Union française pour le sauvetage de l'enfance aura lieu au ministère de l'instruction publique, 110, rue de Grenelle, le mardi 1er et le mercredi 2 mars, de deux heures à sept heures du soir.

On sait que cette Société, dont le siège est 108, rue Richelieu, recueille les enfants maltraités ou en danger moral, dans toute la France, sans distinction de culte, et les élève entièrement. Elle en a plus de 875 à sa charge.

Parmi les dames vendeuses : Mmes Charbonnier de la Bédollière, Alfred Engel, Jules Siegfried, Delorme, Jules Simon, Barbet-Massin, de Bornier, Demont, Armand Delille, Kœchlin, Laroche, Propper, Leprince, Ernest Sachs, Trappes, Tinardon, Kauffmann, Steinbach, Mlles Fargues, Charlot, Germaine Porel, Georges Leygues.

— M. Durand-Gréville se prépare à quitter Menton pour aller faire à Genève, dans l' « aula » de l'Université, le 4 et le 5 mars, deux conférences sur « les grands amis littéraires d'Henry Gréville », au cours desquelles il lira des lettres très intéressantes d'Octave Feuillet, Emile Augier, Edmond About, Ivan Tourguénef, Louis Pasteur, Alphonse Daudet, etc.

RAPPORT GÉNÉRAL

SUR L'EXPOSITION UNIVERSELLE DE 1900

Le tome VIII du *Rapport général administratif et technique* de M. Alfred Picard, sur l'Exposition universelle de 1900, vient de paraître. Nous l'envoyons aujourd'hui à tous nos souscripteurs.

Ce volume se compose de quatre grands plans d'ensemble, en couleurs, consacrés à l'enceinte urbaine de l'Exposition, aux services divers et à l'annexe du bois de Vincennes.

DE PARIS A TOMBOUCTOU

SUR LE NIGER

Tombouctou, décembre 1903.

— ... Voilà les rapides de Sotuba, nous annonça Le Blévec, notre amiral. Regardez bien, ne bougez pas dans la pirogue, et n'ayez pas peur !

C'est de ma haute autorité que j'ai décerné à Le Blévec le grade d'amiral, quoique jusqu'ici le ministre de la marine ne lui reconnaisse que celui de lieutenant de vaisseau, chargé par le gouvernement général d'étudier les conditions de navigabilité du Niger. Il m'avait fait auparavant un cours d'hydrographie. Je récite :

— Le Niger se divise en quatre biefs, séparés par des rapides. Le premier bief est celui de Koulikoro-Ansongo, limité par les rapides de Sotuba et de Kénié. Le second va de ceux-ci aux rapides d'Ansongo et Lobezzenga. Troisième bief jusqu'au barrage rocheux de Boussa. Quatrième bief, de Boussa à la mer.

Il avait ajouté :

— Je vous propose de franchir en pirogue Sotuba et Kénié. C'est un joli sport.

Voilà pourquoi nous étions quatre Européens, plus notre amiral, couchés sur la paille, dans une embarcation d'apparence assez frêle : M. Henry, chef de la flottille de la Société Niger-Soudan, M. Haüet, son ami M. B..., vieux Parisien, qui n'avait jamais jusque-là quitté le boulevard, et votre serviteur. Henry est Anglais, mais il sait si bien notre langue qu'au moment où la pirogue commença de danser, il cria aux matelots noirs : « Vous, là-bas, pas d'effets de torse. »

Ceux-ci, en effet, sûrs de leur coup, « posaient » comme s'ils étaient nés à Belleville. A droite et à gauche, nous ne voyions rien, qu'un grand plateau de grès dur et noir percé du goulet étroit et tortueux dans lequel nous flottions. A fleur d'eau, il y avait aussi des petites roches pointues. Et l'eau coulait sous nos pieds, bruissante, comme huileuse pourtant, avec des bouillonnements sournois, qui venaient du fond; ou bien elle frappait des coups formidables contre les murs qui l'enserraient; et elle hérissait ses cheveux d'écume.

— Premier coude, cria Henry.

La pirogue tourna presque sur elle-même, joliment, et passa avec un bond.

— Deuxième coude, dit Le Blévec.

Même jeu. La pirogue frôla une assez laide roche noire, vaisa, et prit le chenal.

— Troisième coude ! chantâmes-nous en chœur.

Imaginez que vous courez à toute vitesse dans un corridor sans voir la porte qui est au bout; mais nous étions parfaitement habitués. En moins de huit minutes, nous avions atteint un vaste bassin d'eau calme. Nous y vîmes même un hippopotame. On lui envoya deux coups de fusil. Pour nous prouver qu'il était atteint dans ses sentiments, il plongea.

— Eh bien ? me demanda Le Blévec.

— Peuh ! dis-je. J'ai vu mieux.

Le courant se précipita de nouveau. Nous arrivions au barrage de Kénié. Alors, ce furent d'énormes volutes, des tourbillons vertigineux, une course folle ; on aurait crié de joie ou d'épouvante, on n'aurait su que dire, tant c'est bon d'avoir le cœur serré. Le Niger, large en amont de près d'un kilomètre, se resserre en un petit canal, entre en fureur, descend de 8 mètres en 400 mètres, et fait du 24 à l'heure. Et c'est beau de les faire avec lui. On vit. On embarque des paquets d'eau. On file le long de blocs menaçants. Et quand c'est fini le cœur se dilate. Quand on fut en bas, j'avouai :

— Ça, c'est extrêmement magnifique. Mais Sotuba, ce n'est rien du tout.

Le Blévec m'inonda d'un mépris glacé :

— C'est le contraire, dit-il. Pour passer Sotuba il faut être bon marin, ce que vous ne serez jamais. Tandis qu'à Kénié le chenal est tout droit. Il n'y a qu'à se lancer hardiment, les pagaies hautes, en redressant les embardées de la pirogue.

Je reconnus que cette manœuvre même dépassait mes facultés. Alors notre amiral s'adoucit. Il nous expliqua que de très simples travaux coûtant seulement quelques milliers de francs rendraient bientôt les rapides franchissables sans danger pour les chalands durant six mois de l'année. Et le soir, quand nous eûmes installé nos lits de camp en plein air, dans une île rocheuse, il voulut bien admettre qu'en essayant de remonter le rapide de Kénié, sur une barque tirée à la cordelle, il avait pris quelque chose comme un bain.

— A propos, dis-je à M. B... déjà voluptueusement roulé dans sa couverture de voyage, vous savez sûrement nager?

— Moi, fit-il, pas du tout. Mais qu'est-ce que ça fait !

Ceci me parut simplement très drôle, et nous rîmes tous, comme des enfants, sous les étoiles claires.

Quel fleuve, ce Niger! De sa source à la mer, il a plus de 4,000 kilomètres. Le seul bief de Koulikoro à Tombouctou, en mesure plus de 800. Dans le bief du Ségou, il s'étend, aux hautes eaux, sur près d'une lieue de large. En temps ordinaire, il a encore un kilomètre. Plus loin lorsqu'il est enflé, il inonde et féconde des provinces entières, forme des marais momentanés larges de 40 et parfois de 120 kilomètres, tandis que lui-même coule à pleins bords en une nappe majestueuse d'une lieue et demie, où des tempêtes sévissent comme sur un océan. Il s'épanche en une chevelure de marigots où l'on s'égare; à plusieurs reprises lance sur les plaines molles des bras puissants qu'il referme ensuite: l'Issa-Ber, le Bara-Issa, le Koli-Koli; reçoit un affluent aussi puissant que lui-même, le Boni; alimente des lacs immenses, véritables mers intérieures, le Débo, le Kabara, le Tenda, le Korienzé. Et ces épanchements, ces bras ouverts puis refermés, ces lacs (il est impossible de les nommer tous : on dit qu'il y en a 34), forment pour ainsi dire trois cuvettes qui s'emplissent successivement, retardent et régularisent sa crue; de telle sorte que celle-ci, apparue à la fin de mai à Koulikoro ne bat son plein que quatre mois plus tard devant Tombouctou, et qu'on peut prédire la date de son apparition à un point donné sans se tromper de plus de quinze jours.

Tout cela ne fait-il pas, invinciblement songer au Nil et à l'Egypte? M. Dubois, dans son livre si florissant, vivant et plein, *Tombouctou la mystérieuse*, a insisté sur cette analogie. Il va même jusqu'à dire que jusqu'à Tombouctou le Niger a trois deltas. Voilà certes de quoi réveiller Sésostris dans sa tombe ! Mais le Niger n'en a que deux, l'un au milieu de son cours, l'autre avant de tomber à la mer ce qui est déjà bien beau, et lui crée une originalité suffisante! Pour comble, les indigènes prétendent montrer, à quelque distance de Tombouctou, la place de l'ancien cours du Niger, qui, affirment-ils, coulait auparavant vers le Nord, c'est-à-dire dans le Sahara actuel ! Et il est scientifiquement possible, en effet, qu'en s'incurvant vers le Sud et en passant l'étroit défilé de Tosay, le fleuve ait confisqué au contraire le lit d'une petite rivière. Il en serait alors d'une partie du Sahara et du Soudan comme de l'immense territoire du Congo dont le géographe belge Wauters semble avoir démontré avec évidence qu'il constituait jadis une Caspienne gigantesque, qui s'est vidée dans l'Atlantique, sans doute lorsque le soulèvement des hautes montagnes de l'est africain modifia la pente du sol. Il est singulièrement tentant et plausible d'admettre pour le Niger une hypothèse semblable.

...Dans des chalands étroits et plats, poussés à la perche par des mariniers appartenant à la caste des Somonos, les pêcheurs des rives, durant onze jours et onze nuits, avant d'arriver à Kabara, port de Tombouctou, nous avons vogué sur ce fleuve monstrueux, qui parfois paraissait sans rives, tant les eaux mangeaient le sol. Etrange physionomie de ces terres lacustres, si l'on peut ainsi parler. Durant des heures entières, nos embarcations naviguaient sur des herbes vertes, touffues, épaisses, qui poussaient à travers deux mètres d'eau. Et quand nos Somonos poussaient leurs perches par deux brasses de fond, on eût pu croire qu'ils se promenaient sur des échasses, au milieu d'une grande prairie. Quelles rizières il y aurait là, et quelles cotonnières, *outre celles qui déjà existent*, si des bateaux à vapeur en convoyaient les produits, si des chemins de fer ensuite les descendaient encore plus loin, vers la côte !

Malgré quatre-vingts années de guerres, massacres, pilleries, razzias d'hommes enlevés comme esclaves, déportations de peuples entiers — de même que jadis les rois de Babylone emmenant, en un seul troupeau, tous les Juifs de Palestine en Egypte — le prophète toucouleur El Hadj Omar contraignit tous les habitants du Mocina, situé alors sur la rive gauche du Niger, à s'installer sur la rive droite; si bien que le Mocina marqué sur les cartes, et qui est celui créé par El Hadj, est un faux Mocina. Malgré ces quatre-vingts années de ces horreurs sans nom, si riche et fertile est l'énorme vallée que la population y est aujourd'hui plus dense que dans celle du Haut-Sénégal : cinq ou six habitants par kilomètre carré dans les cantons heureux. Ce serait dérisoire en Asie et même en Europe. C'est beaucoup pour l'Afrique.

Souvent, au coucher du soleil, sur les plages de sable qui donnent un air presque marin à ces vastes étendues liquides, apparaissent de grands troupeaux de bœufs, de moutons surtout, dont j'ai apprécié la chair, plus tendre et délicate que celle de leurs congénères d'Europe, et dont la laine est admirable, longue, fine et soyeuse. Puis la barque file, elle traverse des champs entiers, barrant le fleuve d'une herbe aquatique, le *borgou*, qui donne du sucre. A perte de vue, un peu avant Débo, les rives se couvrent de fleurs : grandes corolles blanches, montées sur des hampes, et pareilles à des pasiflores, et d'autres, couleur d'or, et d'autres, vertes de mousse, d'une nuance si tendre et précieuse... Plus loin, recommencent les prairies lacustres : on vogue sur l'herbe, absurdement. Parfois, cependant, les eaux apparaissent; mais alors elles clapotent doucement contre des arbres verts, qu'elles noient jusqu'au départ des branches. Et c'est ainsi, de l'eau, des bosquets, de l'eau, de la végétation qui flotte, jusqu'à la véritable rive, dont on aperçoit à peine, dans le lointain les grands palmiers et les *douboleds* chevelus, espèce de figuiers banyans, plus petits que ceux de l'Inde. Il souffle une brise fraîche et vive, presque trop vive et trop fraîche. Au ras de cette eau et de ces arbres, si étrangement associés, volent des oiseaux verts, des oiseaux bleus, des oiseaux roses dont on aperçoit les nids dans les feuilles, suspendus sur les petites vagues, et plus haut, dans le ciel bleu pâle, presque un ciel d'hiver en France, un jour de gelée, des aigrettes blanches passent d'un vol indolent et si doux qu'on dirait des toiles de lin, des lambeaux de batiste emportés par le vent.... Distractions à bord, quand on ne regarde pas le paysage. Excessivement nombreuses. Elles consistent, pour mon aimable compagnon Le Blévec et moi : 1° à faire des concours de sommeil. C'est très intéressant; 2° à tirer des hippopotames. C'est passionnant : on les rate toujours. (On voit aussi parfois, sur les bords du fleuve, d'énormes canards, des antilopes dites *cobas*, grosses comme des bœufs, et des sangliers, chassés à courre par des bandes de Touaregs, qui les tuent à coups de lance); 3° à détourner les objets de leur destination, à faire une cafetière avec une marmite, et à combiner d'astucieux *water-closets* avec un jeu de calebasses. C'est la catégorie des distractions utiles; enfin 4° à chanter de magnifiques romances, qui sont — car nous sommes Français ! — déplorablement sentimentales ou bien outrageantes pour la pudeur la moins farouche. Les mères de famille sont priées de ne pas emmener leurs demoiselles sur le Niger.

Entre temps Le Blévec dessine des petits bateaux, généralement à vapeur. C'est sa future flotte, qui doit, dans deux ans, naviguer de Koulikoro à Tombouctou. Et moi j'écrivaille. Enfin nous visitons les localités.

C'est, en descendant le fleuve, Nyamina, dont l'aspect ni la misère n'ont changé depuis la description de l'explorateur Mage. Et pourtant ce village à l'air souffreteux compte 5,000 habitants. Bamamba, non loin, en a 12,000 ! C'est Ségou, bien déchu de son ancienne splendeur indigène. Comme à Sikasso, nous avons détruit la ville après l'avoir conquise. Il ne reste qu'une mosquée, avec l'habituel pylone de terre faisant minaret; quant à l'autre mosquée et au palais d'Ahmadou qui produisit sur Mage un effet assez puissant, il n'en existe plus rien. L'embryon de ville européenne qui s'est formé plus bas a relativement bonne mine, et j'ai eu le plaisir d'y rencontrer l'homme le plus intéressant du monde, le docteur Cazalbou, médecin-vétérinaire, qui sait tout et fait tout : collections de vers à soie indigènes, études sur la gutta-percha qu'on pourrait tirer de l'arbre à beurre, le karité, sur les infiniment petits qui, colportés par des mouches, font succomber les chameaux dans la vallée du Niger, les bœufs et les chevaux en Guinée et à la Côte d'Ivoire. Nous avons passé là une heure utile.

Ce fut ensuite Sansanding, dont le roi, M. Mademba, ancien employé des télégraphes à Saint-Louis, nous fit mille gracieusetés. Ce souverain fort éclairé, qui, aux appointements de vingt-cinq mille francs, règne sur une population de trente mille habitants, est, comme disent ses sujets, un « blanc » qui a la peau noire. Il parle français comme vous et moi, il a de l'ordre, de la suite dans les idées, il aime la terre et la cultive avec autant de passion et plus de science peut-être que beaucoup de nos propriétaires. De ses deux fils, élevés en France, l'un vient d'être reçu à son baccalauréat avec mention, l'autre termine ses études dans une école agronomique. Il est tout à fait bien, Mademba, il est des nôtres, et, en un mot, c'est un des rares noirs auxquels on dit « vous ». Mais comme, par dessus le marché, il a de l'esprit, il nous reçut vêtu d'un burnous et coiffé d'un turban, et nous fit la plus belle réception indigène qui se pût voir, dans un palais indigène, tout en terre mais à un étage, et d'une physionomie qui évoquait le souvenir des temps homériques. Les portes qu'on ouvrit devant le gouverneur général avaient d'énormes serrures de bois, sculptées en forme de négresses nues, et, quand il sortit, vingt femmes, griottes ou cordonnières — ces deux castes ont le monopole du chant, de la poésie et de l'amour — le précédèrent en criant qu'il était très beau, très grand, et plus fort qu'un lion noir. Comme c'était incontestablement la première fois que tant de femmes lui disaient tant de choses flatteuses, devant tout le monde, je suppose qu'il fut flatté.

J'eus l'honneur d'être également présenté à Sa Majesté Aguibou, fils d'El Hadj Omar, et dont nous avons fait le roi du Mocina. Mais ce souverain me parut beaucoup moins distingué que le précédent. Ayant appris qu'il pillait énormément ses sujets, on lui a laissé son titre, mais retiré tous ses pouvoirs. Il m'en exprima ses regrets. Je lui répondis que je pénétrais tout ce qu'une telle situation pouvait avoir d'avilissant pour une âme noble.

— Ce n'est pas cela, me répondit-il. Mais, depuis que je n'ai plus le droit de leur donner des coups de corde, mes plus jolies femmes sautent le mur tous les soirs pour aller rejoindre des tirailleurs !

Je l'assurai de la compassion des maris de France. C'est tout ce que je pouvais faire pour lui.

PIERRE MILLE.

NÉCROLOGIE

Nous apprenons avec regret la mort de M. Aristide Bergès, papetier à Lancey, décédé à l'âge de soixante et onze ans.

Né à Toulouse, M. Bergès s'était établi à Lancey (Isère). Il fut l'inventeur et l'apôtre de l'utilisation des hautes chutes de montagne pour la force motrice, et son nom reste intimement lié à l'expression désormais populaire dans laquelle il a résumé sa conception et son œuvre : la « Houille blanche ».

Ravir au glacier, mine éternelle imposante et pittoresque, non plus la houille noire, mais cette force éternelle qui s'emmagasine dans les lacs et dans les tuyaux, souple, disciplinée, recélant beaucoup d'énergie sous un volume insignifiant, tel est le problème à la solution duquel il consacra tout une vie d'efforts hardis, d'initiatives souvent heureuses, de travail persévérant et de volonté tenace.

L'entreprise présentait de grosses difficultés morales et matérielles : on craignait de ne pouvoir construire des conduites ou des tuyaux assez résistants pour précipiter les eaux des hauteurs en leur conservant leur force de chute; on craignait que l'appareil délicat des turbines ne fût comme foudroyé par de si redoutables coups; on craignait d'entraîner les populations de cette contrée alpestre qui environne Lancey vers des déceptions.

Mais, comme dit M. Gabriel Hanotaux dans un article de la *Revue des Deux Mondes*, M. Aristide Bergès, ingénieur de l'Ecole centrale, à qui la métallurgie et la mécanique modernes étaient familières, put envisager le problème dans toute sa simplicité, et ce fut par la rencontre logique et, pour ainsi dire naturelle, des données scientifiques et des données pratiques dans un cerveau bien organisé et heureusement imaginatif qu'il le résolut.

Certes, il ne dégagea pas la solution satisfaisante du premier coup; il tâtonna, perfectionna, modifia sans cesse son outillage, eut des mécomptes, inventa des moyens et, finalement, réussit. En trois bonds successifs, il capta la première chute à 200 mètres, la seconde, de 500 mètres à 750 mètres d'altitude, la troisième à 2,000 mètres d'altitude; et il obtint ainsi successivement 500, 3,000, 4,000... chevaux-vapeur.

En 1889, cinq propriétaires riverains du ruisseau de Vorz, que M. Bergès avait dérivé en partie, lui intentèrent un procès, et, le 5 avril 1900, le tribunal civil de Grenoble, leur donnant gain de cause, condamna le père de la « Houille blanche » à supprimer tous les ouvrages d'art qu'il avait édifiés sur le torrent et à rendre les eaux à leur cours naturel. Mais, quelques temps après, la cour d'appel de Grenoble, après plaidoirie de Me Cruppi, infirma ce premier jugement.

Depuis quelques mois M. Aristide Bergès, miné par l'âge et par un travail colossal, sentait ses forces décliner. Il avait perdu en partie l'usage de la parole, mais le regard gardait toute sa vivacité. Et le vieillard passait de longues heures, sur le balcon de sa maison de Lancey, en face de l'œuvre qui évoquait toute sa vie.

C'était un républicain de la première heure, pour qui les populations de l'Isère avaient de la confiance, du respect et de la gratitude.

Il laisse quatre enfants : une fille qui l'a soigné avec dévouement jusqu'à son dernier jour, et trois garçons : Aristide, directeur de la Compagnie des eaux à Lyon, et qui est actuellement candidat au siège législatif laissé vacant par M. Rivet; Georges, un des principaux intéressés dans la Compagnie de l'Arvre, et Maurice, directeur des Papeteries de Lancey.

On annonce la mort de M. Malaspina, député de la Corse, décédé hier à Saint-Cloud. M. Malaspina a succombé aux suites d'une maladie qui le tenait éloigné de la Chambre depuis plusieurs mois.

M. Malaspina, ancien président du conseil général de la Corse, fut élu député de Calvi en 1898 et réélu aux élections générales de 1902.

Il faisait partie de la gauche radicale.

Nous avons le regret d'apprendre le décès, à l'âge de quarante-huit ans, de notre confrère Jules Ranson qui, depuis plus de vingt-cinq ans, avait collaboré à plusieurs journaux parisiens et, en dernier lieu, au *Journal*.

Atteint par une longue et cruelle maladie et avait cessé toute collaboration depuis un an.

On annonce la mort de M. Charles de Lacombe, ancien député du Puy-de-Dôme à l'Assemblée nationale de 1871, décédé hier à Paris. Il laisse des ouvrages très estimés : *Henri IV et sa politique*, la *Vie de M. de Serres*, celle de *Berryer*, que l'Académie a couronnés; l'un d'eux a été jugé digne du grand prix Gobert.

L'abbé Ternot, directeur du séminaire des missions étrangères, vient de succomber à l'âge de 80 ans. Ses obsèques ont été célébrées ce matin, au siège de la communauté, rue du Bac, 128.

M. Hector Fabre, commissaire général du Canada en France, vient d'avoir la douleur de perdre sa mère, Mme veuve Edouard-Raymond Fabre, décédée à Montréal, le 26 février, à l'âge de 92 ans. Une messe sera dite en l'église Saint-Philippe-du-Roule, chapelle de la Vierge, le jeudi 3 mars, à onze heures. Prière de considérer le présent avis comme une invitation.

LIBRAIRIE

Pierre Maël publie à la librairie Ollendorff un nouveau volume : *Au pays du mystère*, que tout le monde peut lire et que tout le monde lira. C'est un récit charmant qui nous conduit dans le Thibet mystérieux, plein d'inconnu et de prodiges. Au moment où les Anglais entreprennent la conquête du Thibet, ce livre est de la dernière actualité.

LIVRES NOUVEAUX

Le chasseur Pierre Millet, souvenirs de la campagne d'Egypte, par I. MILLET, 1 vol. in-12, Emile Paul, 1903.

Encore un récit à ajouter aux mémoires des vieux soldats de la Révolution ou de l'Empire. Celui-ci est des plus simples. Il est écrit par un soldat qui ne manquait pas d'instruction, mais qui avait mauvaise tête, et qui, malgré plusieurs années d'excellents services, n'a pu même obtenir les galons de caporal. Dans ce rôle modeste il ne peut pas nous apprendre grand'chose sur les opérations de la campagne d'Egypte, à laquelle il a pris part dès la première heure. Celles-ci d'ailleurs sont assez connues pour n'avoir plus besoin d'être racontées de nouveau.

La relation du chasseur Pierre Millet ne manque cependant ni d'intérêt ni de nouveauté. Elle nous fait vivre de la vie du soldat, si dure, si pleine de privations, sous le ciel d'Egypte, en plein été, avec des services d'intendance et de santé à peine organisés. Ce que les hommes souffrent, dans de telles conditions, est inimaginable. Comme pendant la retraite de Russie, on se demande comment il a été possible qu'un certain nombre d'entre eux aient survécu. L'expédition du Lycée, dont faisait partie Pierre Millet, les a mis particulièrement à une rude épreuve. Pas de distribution régulière de vivres, de loin en loin quelques rations de biscuit rongé par les vers, presque jamais d'eau potable, des marches forcées sous un soleil brûlant, des combats presque tous les jours contre des nuées d'Arabes, la peste en permanence. Voilà la vie à laquelle a été condamnée pendant deux mois la petite armée française. A ce régime, les corps résistants s'endurcissaient, mais aussi les cœurs.

On n'éprouvait plus pour l'ennemi aucun sentiment de pitié. Après avoir vu les Arabes couper les têtes des prisonniers, des blessés, des malades, il ne restait plus dans les âmes qu'un sentiment de haine, le désir de les exterminer jusqu'au dernier. On a beaucoup reproché à Bonaparte d'avoir fait fusiller les prisonniers turcs. Il répondait ainsi aux sentiments de ses soldats exaspérés. Telle est la funeste loi de la guerre. Elle risque de réveiller dans le cœur de l'homme une férocité latente, elle abolit tout sentiment d'humanité pour le remplacer par le désir cruel des représailles et de la vengeance.

"L'EMAILLINE", un vol. description des nouveaux dentiers laissant le palais entièrement libre, la plus belle découverte de l'art dentaire. Succès consacré. M. ADLER, 4, RUE MEYERBEER, 4

DENTIFRICES ANTISEPTIQUES SUPÉRIEURS DE BOTOT Exiger la signat. BOTOT. 17, R. de la Paix, Paris.

FEUILLETON DU Temps

DU 1er MARS 1904

LA MUSIQUE

Au théâtre de Monte-Carlo : première représentation d'*Hélène*, poème lyrique en un acte et quatre tableaux; paroles et musique de M. Camille Saint-Saëns.

L'auteur illustre de *Samson et Dalila* a confié au théâtre de Monte-Carlo l'honneur de représenter son œuvre dramatique nouvelle. Œuvre dramatique? Pas tout à fait. Bien plutôt, *Hélène* est une cantate pour le prix de Rome. Une cantate assurée d'obtenir le prix : ce prix qui fut, il y a quarante ans, refusé à M. Saint-Saëns. Il l'aurait aujourd'hui sans combat. Il l'a. Les membres les plus récalcitrants de l'Institut s'inclinent devant un art si consommé, qu'accompagne une si rassurante sagesse. L'auteur de *Velléda* lui-même consent à la victoire du candidat; et l'auteur d'*Aben-Hamet*, directeur du Conservatoire, le comble de ses bénédictions. M. Saint-Saëns est désormais « prix de Rome »; mieux, une manière de modèle pour les prix de Rome à venir : revanche éclatante de l'échec d'antan.

Le livret, dont M. Saint-Saëns fut le poète, ne contribue pas médiocrement à donner à *Hélène* l'aspect d'une cantate; et il semble bien que le musicien l'ait ainsi voulu de propos délibéré. Car il a intitulé son œuvre, non point opéra, ni drame, mais poème lyrique; c'est de ce nom qu'on appelle les livrets de cantate, quand on leur veut du bien. Ce titre commun n'est pas d'ailleurs l'unique trait de ressemblance; il en est assez d'autres, qui tiennent à la nature de l'action... C'est la nuit. Le palais de Ménélas retentit du bruit des danses et des chants. On célèbre la gloire du roi de Sparte, de la divine Hélène, et de Pâris leur hôte, fils du vieux Priam. Cependant Hélène s'est échappée du palais en fête. Dévorée du feu d'un amour coupable, fuyant la vue de Pâris, elle a couru jusqu'à la falaise, d'où l'on voit l'aube se lever sur la mer. (Quelle falaise? quelle mer? Sparte port de mer? Oui. Ainsi s'explique l'étrange dialogue de deux dames, entendu dans le tramway qui va de Nice à Monte-Carlo : « Est-ce la plage d'Athènes? — Non; c'est la plage de Sparte. » Ces deux dames n'étaient point privées de raison, comme on l'avait d'abord jugé témérairement. Elles avaient tout simplement vu *Hélène*, et s'efforçaient d'en dégager une géographie.) Seule devant les flots, Hélène invoque les dieux, leur dit son angoisse et sa torture, les supplie de l'épargner ou de la secourir; et, ne pouvant les fléchir, elle demande son salut à la mort. Comme elle va se précipiter du haut du roc, Vénus apparaît au-dessus de la mer, dans une clarté d'aurore. Elle arrête la reine désespérée; elle lui commande d'obéir à la puissance d'Eros; elle lui prédit la gloire de sa beauté dans les siècles futurs. Hélène résiste encore. Quand survient Pâris, guidé vers elle par Vénus, tout entière à sa proie attachée, elle a une dernière révolte contre le destin, contre l'amour, contre l'amant lui-même. Mais cette révolte s'achève en défaite : elle est contrainte d'avouer au jeune Troyen qu'elle l'aime.

Alors, à demi-vaincue, près de succomber à l'appel triomphant de Pâris, elle adresse une suprême prière à Zeus, son père et le souverain des déesses. De sombres nuées envahissent le ciel et la terre; parmi les éclairs et le fracas de la foudre, brillante d'une lueur surnaturelle, la lance au poing, apparaît Pallas, comme Hélène fille de Zeus, et messagère auprès de sa sœur du maître des destinées. Elle vient dévoiler le mystère formidable de l'avenir. Si Pâris retourne seul à Troie, l'horrible fatalité peut être conjurée encore. Mais s'il persiste dans son amour maudit, le sort s'accomplira. Et Pallas, d'un geste écartant les ténèbres, montre aux amants Ilion en ruines, Ilion ruisselante de flammes et de sang, les héros massacrés, Priam égorgé avec ses fils, et Pâris enfin, Pâris mort comme son père et ses frères : voilà de quels désastres, de quels désespoirs et de quels deuils sera payée la faute. Mais un cri passionné de Pâris lui répond : périssent sa patrie, et son père, et lui-même, il ne renoncera pas à Hélène; l'amour est le plus fort. Une dernière fois, la voix solennelle de Pallas s'élève. « Puisque rien ne t'arrête, insensé, suis ton chemin; va vers la mort. » Pallas disparaît; les nuées se dissipent; la clarté renaît peu à peu. Hélène ne se défend plus. Elle a vu l'avenir; elle a entendu Pâris choisir le sort. Pour elle il donne, non seulement sa propre vie, mais celle de tous les siens, et celle de son peuple; la grandeur du sacrifice et du crime l'a vaincue; elle s'abandonne tout entière à l'amour. Un jour radieux a remplacé les ténèbres; les images sinistres s'évanouissent devant la félicité du ciel et l'ivresse de la passion victorieuse. Hélène oublie son foyer, son époux et la Grèce; elle suivra Pâris où il veut. Les amants s'éloignent, enlacés; et bientôt, sur la mer lumineuse et riante, on voit passer la voile de pourpre du navire qui les emporte vers Troie, vers la joie éphémère et le tragique destin.

Fond et forme, caractère de l'action et sorte des épisodes, tout en ce livret est d'une cantate, rien d'un drame musical. L'action est de convention et de surface. Un personnage principal, celui d'Hélène, montré dès l'abord dans une condition telle, que si même nous ignorions l'*Iliade* et la guerre de Troie, nous connaîtrions aussitôt le parti à quoi il se résoudra finalement; la conclusion de la pièce tout entière contenue dans son exposition. En guise de mouvement dramatique, une suite d'hésitations, dont on sait bien qu'il ne faut pas leur prêter trop d'importance, et qu'elles s'évanouiront au moment opportun; un retour continuel à une situation toujours pareille. Et pour en sortir enfin, pour décider Hélène à faire ce que depuis si longtemps on attend qu'elle fasse, une péripétie artificielle, la réponse de Pâris à Pallas; un dénouement amené par un mot. Les épisodes, autant que l'action, appartiennent à la poétique de la cantate. Monologue de l'héroïne; première apparition; chœur de nymphes; arrivée de l'amant et scène avec l'amante; seconde apparition; duo d'amour final; apothéose. Les personnages n'ont pas même une ombre de caractère ou d'existence réelle; ils se nomment Hélène, Pâris, Vénus, Pallas; l'auteur juge sans doute que ces noms seuls le dispensent d'en dire plus long. Mais rien, ce n'est tout de même pas assez... Ne sont-ce point là tous les traits d'un « opéra de Conservatoire », analogue à la « tragédie de collège » de nos pères? Et l'Institut, si par aventure il n'a pas encore fait son choix, ne pourrait-il, pour le concours prochain, proposer le poème d'*Hélène* à l'inspiration des jeunes musiciens français. Il n'en trouvera aucun qui soit plus conforme aux règles du genre; aucun non plus qui offre aux élèves cette fortune unique et cette émulation : concourir avec M. Saint-Saëns.

Heureusement pour les jeunes musiciens, M. Saint-Saëns est hors concours; et ils ne sauraient avoir avec lui qu'une rivalité platonique. Car sa partition est bien une sorte de modèle pour les « prix de Rome »; mais c'est alors un modèle qu'ils n'égaleront jamais; ils n'atteindront jamais à cette pureté, à cette clarté, à cette élégance, à cette aisance suprêmes. Sans doute ils ont toute la vie pour s'y efforcer; ils sont des apprentis, M. Saint-Saëns est un maître : et nul ne sait ce qu'ils feront quand ils auront l'âge de M. Saint-Saëns. Nul ne sait ce qu'ils feront; mais on sait ce qu'ils ne feront pas. Ils auront d'autres qualités peut-être, et peut-être aussi précieuses que les qualités qu'on voit dans *Hélène*; mais ils n'auront pas celles-là. Ces qualités-là ne sont pas, malgré l'opinion commune, les fruits de la maturité, de l'expérience et du savoir; quand M. Saint-Saëns avait l'âge de concourir véritablement pour le prix de Rome, il les possédait déjà; il est des œuvres de lui, qui datent d'un demi-siècle, et où l'aisance, l'élégance, la clarté, la pureté apparaissent déjà aussi parfaites qu'elles sont aujourd'hui. Et M. Saint-Saëns offre ainsi, par son propre exemple, une des preuves les plus manifestes de la fausseté de ce préjugé d'après quoi la mélodie seule serait issue de l'inspiration; tandis que l'instrumentation, l'harmonie, l'ordonnance, la composition, le style, tout le reste de la musique enfin, relèveraient de la science seule, s'apprendraient à l'école, et seraient à la portée du premier venu, après un peu de patience, de travail et d'application. Tout ce reste, M. Saint-Saëns le savait sans presque l'avoir appris, au temps où il était un jeune musicien, et les musiciens qui sont jeunes aujourd'hui le pourront apprendre leur vie durant, sans jamais le savoir comme lui.

C'est pourquoi la partition d'*Hélène*, où la vie et la force dramatiques font défaut par définition et par le caractère du poème, possède cette animation et cette vie proprement musicales qui naissent de l'agencement et du mouvement harmonieux, naturels et souples des divers éléments de la musique : du choix, de la succession et de l'évolution des tonalités, de l'enchaînement et de la marche des accords, du développement et de l'entrelacement des dessins mélodiques et rythmiques, des nuances changeantes des timbres. Tout cela dans *Hélène* va, court, se suit, s'unit, se sépare et s'unit de nouveau, avec la facilité, la fluidité et la liberté d'une eau qui coule. D'une eau très claire et très pure, point très profonde ni très puissante. Il semble que l'art de M. Saint-Saëns tende de plus en plus à la sobriété, à la discrétion, à la modération, à la précision. Aucun excès, aucune négligence non plus; rien qui semble abandonné au hasard, et rien qui paraisse jaillir d'un sentiment fort ou d'une passion ardente. Peu de détails, mais tous à leur juste place, disposés avec une adresse et une certitude extraordinaires; pas une combinaison harmonique ou instrumentale qui ne produise exactement l'effet attendu. D'ailleurs, dans cette dextérité ingénieuse et cette infaillible sûreté, aucune trace d'effort : tout a l'air d'être facile, et fait comme en se jouant. Et l'on souhaiterait presque que l'effort parût davantage; et l'on ne parvient pas à démêler nettement si cet aspect de facilité s'explique par un art si achevé, que nulle recherche ne peut lui coûter de peine, ou par une sorte d'indifférence qui se contente aisément, et qui ne cherche pas à atteindre l'expression profonde ni l'émotion forte.

Les idées d'*Hélène* semblent en vérité des idées indifférentes; aucune ne s'impose, ni par la grâce ou la beauté du contour, ni par l'énergie de l'accent; elles ne valent que par le parti que le musicien sait tirer d'elles. Et il n'est dans l'ouvrage entier presque aucun moment où l'on puisse se sentir touché par une ombre d'émotion. La musique a l'allure qui convient; la déclamation est toujours juste; l'harmonie et l'orchestre s'emploient le plus constamment et le plus habilement du monde à la fortifier. Et cependant on ne parvient pas à prendre au tragique, malgré le secours d'une instrumentation subtilement éloquente, le monologue dans lequel Hélène demande aux dieux l'oubli ou la mort; ni, malgré les élans du rythme et du chant, à trouver ardente et irrésistible la passion de Pâris; et la scène de Vénus, avec les chœurs des nymphes, ne forme qu'un intermède agréable, où manquent la puissance et la langueur de la volupté. Seul, l'épisode de Pallas a l'accent qu'il faut pour émouvoir; il émouvrait davantage si le drame se prêtait mieux à l'émotion; mais, en dépit d'une action conventionnelle, il y a assez de force impérieuse et, pour parler comme Zarathustra, assez de « destinée » dans les avertissements prophétiques de Pallas, assez d'expression tragique dans les timbres de l'orchestre et dans les lamentations curieusement harmonisées des Troyens, pour que l'apparition de la messagère de *Zeus* ait une vertu dramatique. On a remarqué, non sans y prendre quelque divertissement, qu'elle fait songer à une autre apparition, illustre, et vraiment pathétique celle-là, l'apparition de Brunnhilde à Siegmund dans la scène de l'*Annonce de la mort*; elle y fait songer, nullement par le détail musical, mais par le caractère et le sentiment. Le duo qui suit, où les phrases vocales ont des courbes élégantes, est bien léger et bien suave pour exprimer l'ivresse d'une passion aussi dévorante, aussi invincible, où les dieux et les hommes sont intéressés, et qui va couvrir le monde de ruines et de sang. C'est l'esprit de la cantate qui parle ici, non celui du drame à coup sûr... Sans doute dans *Hélène* c'est le livret qui, surtout, est d'une cantate; pourtant la musique en est aussi. Mais c'est de la musique. Et vous ne sauriez croire, n'en ayant pas vous-même fait l'épreuve, combien cette qualité essentielle prenait de prix l'autre soir par une comparaison : la comparaison d'*Hélène* avec certaine œuvre qui complétait le spectacle, et où il n'est pas de musique du tout, mais seulement des coups de fusil, des coups de canon, des coups de cloche, des roulements de tambour et des sonneries de clairon entrecoupant un brutal mélodrame; une œuvre qui est la pire erreur de l'auteur charmant de *Manon*.

Il est de règle au théâtre de Monte-Carlo de faire appel aux interprètes les plus célèbres; et vous pensez bien qu'on ne pouvait manquer à la règle pour un ouvrage nouveau de M. Saint-Saëns. Mme Melba figura donc Hélène et M. Alvarez Pâris. Le chant de Mme Melba a gardé une extrême perfection. Mais sa voix n'a plus le timbre velouté qu'elle avait jadis. Et l'expression de la passion ou de la douleur est chez elle tout artificielle. Cet art anglo-saxon, américain ou australien est le plus froid qui soit, le plus mécanique, le plus dénué de sensibilité et d'émotion vraies. M. Alvarez a toujours son admirable voix, et sa fougue superficielle. C'est grand dommage qu'il montre tant d'insouciance de la mesure et des valeurs justes, tant de dédain du rythme et du contour véritable des phrases; si peu de sens musical en un mot. Mlle Blot, sous les traits de Vénus, a plu par l'agrément de son timbre et la grâce de son chant. Mais l'honneur de la soirée est revenu à Mme Héglon. Elle avait à chanter la plus belle page de la partition, l'apparition de Pallas, et elle en a interprété le récit prophétique, exactement écrit pour sa voix, avec une force d'accent, une largeur, une tenue de style et de déclamation peu communes. L'orchestre a été excellent, ainsi qu'à son ordinaire, sous l'habile direction de M. Jehin. La mise en scène, que le nombre des décors et des changements à vue sur un théâtre assez petit rendait malaisée, a été fort ingénieusement réalisée par M. Emile Gunsbourg. L'apparition de Vénus, celle de Pallas, la vision de Troie en flammes, le passage sur la mer radieuse et sereine du vaisseau qui porte Hélène et Pâris, forment des tableaux pittoresques et poétiques, où l'éclairage et les jeux de la lumière sont réglés avec une précision et un goût parfaits. Par cet exemple, et par celui de l'Opéra-Comique, on est conduit à penser que l'étroitesse et l'incommodité d'un théâtre sont des conditions favorables à l'excellence de la mise en scène : un autre exemple montre assez la faiblesse des théâtres faciles et spacieux.

Une des œuvres les plus considérables que la musique française ait produites a été exécutée pour la première fois hier au concert Lamoureux : la symphonie en *si* bémol de M. d'Indy. Ce n'est pas en quelques lignes, à la fin d'un article, que l'on peut étudier un ouvrage de cette nature et de cette importance. Je vous en parlerai lundi prochain.

PIERRE LALO.